

« Les Américains sont incapables de toute culture » :
note sur les lectures de la question raciale chez Kant¹

Arnaud Pelletier

Université libre de Bruxelles

Résumé

Cet article revient sur les récentes lectures de la question raciale chez Kant, et particulièrement sur les différentes manières de lier des énoncés tels que « les Américains sont incapables de toute culture » et le reste de la philosophie kantienne. Certains y voient une incompatibilité radicale, d'autres un trait caractéristique appelé tant par son système que par son intérêt pour les sciences de la nature. L'article confronte ces lectures à la difficulté de la référence partielle à Antonio Ulloa, laquelle soutient l'énoncé de Kant, mais demeure étonnamment ignorée des commentateurs. Cette référence est l'occasion d'une sorte d'expérience cruciale de lecture au sens où elle contraint à expliciter la représentation que l'on se fait de l'œuvre d'un auteur. Contre la fiction logique d'une œuvre organisée systématiquement autour d'une intention unique, mais aussi celle d'une succession de phases distinctes, l'article entend rendre sensible à la possibilité de temporalités multiples, c'est-à-dire aussi de retard ou de décalages, au sein d'une même œuvre.

Mots-clés : Kant, racisme, préjugés, culture, méthodologie, Antonio Ulloa

Abstract

This article reviews recent readings of the race question in Kant, focusing in particular on the various ways in which statements such as "Americans are incapable of any culture" have been related to the rest of his philosophy. Some interpret this as a radical incompatibility, while others see it as a characteristic feature of his system, linked to his interest in the natural sciences. The article confronts these readings with the difficulty of Kant's partial reference to Antonio Ulloa, which supports the above statement but has been surprisingly overlooked by commentators. This reference is the occasion for a kind of crucial reading experience, since it urges one to make explicit one's own representation of an author's work as a whole. Contrary to the logical fiction of a body of work systematically organised around a single intention, as well as the fiction of a succession of distinct phases, the article highlights the possibility of multiple temporalities – that is, also of delays or shifts – within a single work.

Key words: Kant, racism, prejudice, culture, methodology, Antonio Ulloa

¹ Ceci est la version preprint d'un article qui sera publié dans le numéro 59 de la revue *Klésis*, numéro thématique coordonné dans le cadre d'une recherche financée par l'Union européenne (projet ERC *BildungLearning*, n° 101043433). Les points de vue et opinions exprimés appartiennent à l'auteur de cet article et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ni de la European Research Council Executive Agency. Ni l'Union européenne ni l'instance chargée de l'octroi des subventions ne peuvent en être tenues pour responsables.

Au moment même où il écrit ses trois *Critiques*, Immanuel Kant soutient qu'il y a différentes races humaines, identifiées par la seule couleur de peau, et corrélées à différents stades de développement des mêmes capacités de maîtrise des instincts, de culture, de civilisation et finalement de moralisation². En bas de cette hiérarchie, après les « blancs », les « indiens » (ou « hindous ») et les « noirs » (ou « nègres »), se trouve la race des Américains qui n'est « susceptible d'aucune formation (*nimmt keine Bildung an*) », « n'adopte aucune culture (*nehmen gar keine Cultur an*) » ou est « incapable de toute culture (*unfähig zu aller Cultur*) »³.

Ces discriminations raciales sans ambiguïté sont bien connues de tout lecteur de Kant et ont depuis longtemps suscité une large littérature sur la manière de les interpréter, de les rapporter au contexte historique, de les ignorer comme philosophiquement non pertinents ou au contraire de les rapporter à la philosophie même de Kant⁴. Chaque époque portant avec elle de nouvelles conditions de réception des œuvres du passé, la question raciale chez Kant a fait l'objet d'une nouvelle attention depuis le début du XXI^e siècle, particulièrement dans le monde anglo-saxon, et a fortement interpellé la communauté kantienne germanophone après la mort de George Floyd en mai 2020. Rappelons ces circonstances.

Le 25 mai 2020, alors qu'une grande partie de la population mondiale subit les restrictions sanitaires dues à l'épidémie de Covid-19, le citoyen afro-américain George Floyd est assassiné à Minneapolis lors de son interpellation par le policier Derek Chauvin. Dès le lendemain, des manifestations ont lieu, en particulier à l'instigation du mouvement « Black lives matter », qui s'étendent ensuite à diverses villes dans et hors des États-Unis.

² Les textes de Kant concernés s'étalent sur une dizaine d'années : *Sur les différentes races humaines, annonce du cours de géographie physique* (1775), *Géographie physique* (édition Rink de 1802 à partir des cours de 1757-1774), *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (1784), *Détermination du concept de race humaine* (1785), *Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine* (1786), *Sur l'usage des principes téléologiques en philosophie* (1788), et les *Réflexions* et *Leçons* de ces années. Dans la suite, nous abrégeons la référence aux *Kants gesammelte Schriften*, édition de l'Académie des Sciences de Berlin, Berlin, Reimer 1900-1919, De Gruyter, 1920- par AA, suivi du volume et de la pagination. Sauf indication, je traduis les textes.

³ *Leçons sur l'anthropologie*, AA 25, 1187 ; *Réflexion 1520* (ψ :1780-1789), AA 15, 877 ; *Sur l'usage des principes téléologiques en philosophie*, AA 8, 176. Dans le premier texte *Sur les différences races humaines* (1775), Kant fait le lien entre les « huns » ou la race hunnique (mongole et kalmouke) et les amérindiens (AA 2, 432-433). Les quatre races mentionnées sont celles à partir desquelles toutes les autres ont émergé par croisement, les deux races originaires étant les « blancs » et les « noirs » (AA 2, 433). Dans l'article, je reprends les appellations de Kant, et de ses contemporains, en les mettant entre guillemets ou avec une majuscule.

⁴ Mentionnons particulièrement : Adickes E., *Kant als Naturforscher*, Berlin, De Gruyter, vol. 2, 1925 ; Castillo M., *Kant et l'avenir de la culture*, Paris, PUF, 1990 ; Eze E. C., « The Color of Reason: The Idea of "Race" in Kant's Anthropology », in Katherine M. Faull (éd.), *Anthropology and the German Enlightenment*, Lewisburg, Bucknell University Press, 1995, p. 200-241 ; Lagier R., *Les races humaines selon Kant*, Paris, PUF, 2004 ; Kleingeld P., « Kant's second thoughts on race », *Philosophical Quarterly* 57 (2007), p. 573-592 ; Allais L., « Kant's Racism », *The South African Journal of Philosophy* 54, 2016, p. 1-36 ; Geismann G., « Why Kant Was Not a 'Racist'. Kant's 'Race Theory' Within the Context of Physical Geography and Anthropology – A Philosophical Approach Instead of Ideologically Motivated Ones », *Annual Review of Law and Ethics – Jahrbuch für Recht und Ethik*, 30, 2022, p. 263-357 ; Malabou C., « Critique du racisme, racisme critique : une alternative kantienne », in Grandjean A. (dir), *Kant (in)actuel*, Paris, PUF, 2024.

Le 13 juin 2020, commentant cette actualité lors d'un court entretien pour la radio publique allemande, le politologue Michael Zeuske affirme, sans le développer, que Kant « a contribué à fonder le racisme européen dans ses écrits anthropologiques (*Kant hat in seinen anthropologischen Schriften den europäischen Rassismus mitbegründet*)⁵ ». S'ensuit un débat public entre spécialistes, constitué d'une dizaine d'échanges par journaux interposés en Allemagne et en Suisse germanophone, pour appuyer l'accusation de racisme ou au contraire la récuser⁶. À la fin de l'année 2020, l'Académie des Sciences de Berlin-Brandebourg organise une série de conférences sur les différents aspects de la question raciale chez Kant⁷.

Ces interventions enjoignent de réexaminer la question, qui aurait peut-être été mal considérée jusqu'ici. Ne pas procéder à cet examen revient, au mieux, à manquer une occasion de dissoudre tout lien de la philosophie critique à la théorie de la race et, au pire, à manquer de voir qu'un tel lien passerait en contrebande parce qu'on détournerait les yeux de la question ou qu'on disqualifierait d'emblée ces énoncés comme extérieurs, contradictoires ou non pertinents. Tel est le motif avancé par Robert Bernasconi au début du siècle : « Ma question est de savoir s'il n'existe pas un racisme institutionnel au sein de la philosophie contemporaine qui émerge de notre tendance à ignorer ou à minimiser le racisme [des philosophes] lorsque nous célébrons leurs principes »⁸. Dans son étude monographique parue en 2023, Huaping Lu-Adler fait de l'examen de cette question une obligation à toute personne qui enseigne Kant aujourd'hui⁹. La question posée n'est pas celle de la factualité, incontestable, des préjugés racistes – que l'on ne minimiserait d'ailleurs en rien en cherchant à les dissoudre dans le contexte d'une époque – mais celle de leur liaison à tout ou partie de la philosophie de Kant, voire à son intention directrice, qui en donnerait l'unité. Autrement dit, la question du racisme dans le contexte d'une œuvre philosophique pose celle de la représentation que l'on se fait de l'unité, de l'articulation ou de la cohérence de cette œuvre.

La présente note entend ainsi revenir sur les lectures récentes de la question raciale chez Kant, en insistant particulièrement sur les manières, parfois implicites, de penser la liaison entre un énoncé aussi déconcertant dans sa radicalité que celui des Américains « incapables de toute culture » et les autres énoncés de Kant. J'aborde pour commencer les trois lectures majoritaires qui ont été faites ces dernières années de cet énoncé, ainsi que des différentes hypothèses qui le soutiennent (1). Je reviens ensuite sur

⁵ *Deutschlandfunk Kultur* « Auch der Philosoph Immanuel Kant steht zur Debatte. Michael Zeuske im Gespräch mit Gaby Wuttke », 13.06. 2020, podcast accessible en ligne : <https://www.deutschlandfunkkultur.de/antirassistischer-denkmals Sturm-auch-der-philosoph-immanuel-100.html>

⁶ [1] Gerhardt V., « Kant ein Rassist ? Lest ihn bitte genau », *Die Welt*, 17.06.2020 ; [2] Pergande F., « Was Kant zu wissen meinte », *Frankfurter Allgemeine Zeitung* 23.06.2020 ; [3] Willascheck M., « Kants Rassismus. Ein Kind seiner Zeit », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 24.06.2020 ; [4] Wolff M., « Kant war ein Anti-Rassist », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 09.07.2020 ; [5] Willascheck M., « Kant war sehr wohl ein Rassist », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 15.07.2020 ; [6] Höffe O., « War Kant ein Rassist? », *Neue Zürcher Zeitung*, 15.07.2020 ; [7] Wolff M., « Antirassist aus Prinzip », *Frankfurter Allgemeine Zeitung* 30.07.2020 ; [8] Zorn D.-P., « Kant – Ein Rassist ? », *Public History Weekly*, 21.08.2020 ; [9] Boehm O., « Sie wollen ihn stürzen sehen », *Die Zeit*, 25.11.2020 ; [10] Schönecker D., « Amerikaner seien "zu schwach für schwere Arbeit". Und Schwarze faul: Wie ich lernte, dass Kant Rassist war », *Neue Zürcher Zeitung*, 16.04.2021.

⁷ Les enregistrements de la série « Kant – Ein Rassist ? Interdisziplinäre Diskussionsreihe der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften », novembre-décembre 2020 sont accessibles en ligne : <https://www.bbaw.de/mediathek/archiv-2020/kant-ein-rassist-interdisziplinäre-diskussionsreihe>

⁸ Bernasconi R., « Will the real Kant please stand up. The challenge of Enlightenment racism to the study of the history of philosophy », *Radical philosophy*, 117 (2003), p. 13-22.

⁹ Lu-Adler H., *Kant, Race and Racism. Views from somewhere*, Oxford, Oxford University Press, 2023, p. 336.

l'interprétation de Lu-Adler qui y voit « un trait caractéristique de son système en général » en tant qu'il relèverait des intérêts de Kant en tant que *Naturforscher* (2). Enfin, j'essaie de cerner la difficulté que pose la lecture d'un tel énoncé à travers un fait textuel, étrangement ignoré par toutes ces lectures : la manière dont Kant soutient cette proposition en référence à Antonio de Ulloa (3). Je conclus sur la nécessité, pour les futures lectures, d'explicitier au mieux leurs propres préjugés sur la représentation qu'elles engagent de l'œuvre d'un auteur (4).

1. Trois lectures de la question raciale

L'énoncé sur les Amérindiens incapables de toute culture paraît en 1788 dans le petit article *Sur l'usage des principes téléologiques en philosophie*. Il s'agit d'une réplique à Georg Forster, qui avait contesté le concept de race avancé par Kant dans la *Détermination du concept de race humaine* (1785) et les *Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine* (1786)¹⁰. C'est plus précisément l'hypothèse monogéniste d'un développement progressif des différentes races à partir de dispositions communes que Forster avait contestée au profit de l'hypothèse polygéniste d'un développement des races à partir de souches différentes. Kant présente de nouveau l'hypothèse monogéniste d'une espèce humaine qui s'est différenciée à partir d'une unique souche, selon un modèle d'allure épigénétique, par adaptation aux différents climats. Lisons dans sa totalité le passage qui amène à cet énoncé :

« Admettons que, depuis les premiers temps de l'espèce humaine, ont été requises, pour le développement graduel des dispositions se trouvant en elles jusqu'à la complète adaptation à un climat, maintes générations, et que, en outre, forcée le plus souvent par de violentes révolutions naturelles, leur dissémination ait pu se produire sur la majeure partie de la Terre, avec un accroissement seulement restreint de l'espèce. Or, même si, sous l'action de ces causes, un petit peuple de l'ancien monde a été chassé des contrées du Sud dans celle du Nord, le processus d'adaptation – qui, pour être approprié aux régions antérieures, n'était peut-être pas encore parfait – a dû peu à peu s'arrêter pour faire place à un développement contraire des dispositions, en fonction cette fois du climat nordique. Supposez maintenant que ce type d'humain se soit déplacé de plus en plus vers le Nord-Est jusqu'en Amérique – opinion qui, avouons-le, présente une extrême vraisemblance –, avant que sur ce continent il ait pu se propager à nouveau sensiblement vers le Sud, ses dispositions naturelles se seraient déjà développées autant qu'il est possible, et ce développement, alors au stade de son achèvement, aurait dû rendre impossible toute adaptation ultérieure à un nouveau climat. Ainsi ce serait donc créée une race qui, lors de ses migrations vers le Sud, aurait toujours été indifférente à tout climat, c'est-à-dire n'aurait en fait été adéquate à aucun en particulier, puisque son adaptation au climat du Sud avait été interrompue à mi-chemin de son développement, puis convertie au climat du Nord, et qu'ainsi aurait été créé pour cette population un état stable. En fait, *Don Ulloa* (un témoin particulièrement important, qui connaissait les habitants d'Amérique sous les deux hémisphères) affirme avoir trouvé la constitution caractéristique tout à fait semblable chez les habitants de cette partie du monde (en ce qui concerne leur couleur, un récent navigateur dont je ne puis maintenant donner le nom avec certitude, la décrit comme *couleur de rouille mêlée d'huile*). Mais que leur naturel ne

¹⁰ Sur les aspects de cette polémique, voir : Godel R., Stiening G. (éd.), *Klopffechtereien – Missverständnisse – Widersprüche? Methodische und methodologische Perspektiven auf die Kant-Forster-Kontroverse*, Fink Verlag, München, 2012.

soit pas parvenu à une complète adéquation à un quelconque climat, c'est ce que l'on peut conclure encore du fait qu'il est difficile de fournir une autre raison expliquant pourquoi cette race, trop faible pour un rude travail, trop indolente pour un travail assidu et inapte à toute culture (quoique à proximité il se trouve à cet égard assez d'exemples d'encouragements), se situe encore loin en dessous du Nègre, qui pourtant occupe le plus bas degré de l'échelle parmi tout ce que nous avons nommé différences de races¹¹ ».

Le texte se présente comme une série de conjectures (« admettons », « supposez », « opinion d'extrême vraisemblance ») étayées par des données empiriques extrêmement indigentes : d'un côté, allusion à un navigateur (dont il ne se rappelle pas le nom) qui aurait caractérisé la couleur de peau des Amérindiens ; de l'autre, référence à Don Ulloa qui porte tout le poids d'avoir observé un « naturel » indolent ou une « constitution caractéristique » très semblable chez tous les Amérindiens. Mais les trois hypothèses principales n'ont *aucun appui empirique* : ni celle d'une migration d'une espèce unique (partant de l'Afrique, remontant au Nord vers l'Europe, poursuivant à l'Est vers l'Asie puis redescendant le continent Américain vers le Sud) ; ni celle d'une adaptation au climat de ces régions des quatre races ainsi identifiées (« les noirs », « les blancs », « les indiens » et les « américains »)¹² ; ni enfin celle d'une inadaptation des Américains à tout climat possible.

Avant de poursuivre, il faut insister sur le caractère purement spéculatif de cette proposition. C'est que la question n'est pas susceptible d'un traitement scientifique, précisément en raison d'un manque irrémédiable de données empiriques qui fait qu'elle ne peut même pas relever de ce que Kant appelle « science au sens impropre », sans parler de ce qu'il appelle « science au sens propre »¹³ : « L'origine physique première des êtres organisés, écrit-il quelques pages plus haut, reste insondable pour nous deux [NB : Forster et Kant], et généralement pour la raison humaine¹⁴ ». Dans la première page du texte de 1786, précisément intitulé *Conjectures*, Kant était sans ambiguïté quant au statut des énoncés que l'on peut formuler sur une telle question : ce n'est là rien d'autre qu'un « roman », une « fiction » (*ein Roman, eine bloße Erdichtung*), ou encore « un exercice de l'imagination pour le délassement de l'esprit », « un simple voyage d'agrément » (*eine bloße Lustreise*), « nullement une affaire sérieuse »¹⁵. Il précisait que l'on peut certes formuler par analogie avec l'expérience dont nous faisons maintenant de la nature une hypothèse sur le premier commencement, à titre purement *régulateur*, c'est-à-dire à titre d'horizon d'intelligibilité, mais le cours des actions humaines qui s'ensuivent – par exemple l'histoire de la migration des populations, et plus encore du développement de leurs dispositions selon les circonstances – ne peut même pas mériter le nom d'« histoire conjecturale » (*muthmaßliche Geschichte*). Dans les termes mêmes de Kant, l'hypothèse adressée à Forster n'est qu'un roman. Pourquoi alors formuler un tel récit fictif, qui

¹¹ Sur l'usage des principes téléologiques en philosophie, AA 8, 175-176 ; trad. fr. L. Ferry, J. Masson, O. Masson dans Kant E., *Œuvres philosophiques*, « Pléiade », Paris, Gallimard, 1985, tome II (= OP II), p. 581-582, modifiée comme suit : *Anartung* est traduit par « adaptation » ; *Angemessenheit* par « adéquation » ; *durchgängig sehr ähnlich* par « tout à fait semblable ».

¹² Cf. *Réflexion 1520* (Ψ : 1780-1789), AA 15, 876 : « Zahl der racen oder Abartungen: Weisse, Neger, Indianer, Amerikaner ». La région des blancs n'est pas limitée à l'Europe mais comprend le Nord de l'Afrique et une partie de l'Asie (*Détermination du concept de race humaine*, AA 8, 92).

¹³ Sur la démarcation entre science impropre et science proprement dite qui intervient dans la préface aux *Principes métaphysiques de la science de la nature* de 1786, je me permets de renvoyer à : « Kant and the Demarcation Challenge: the Background Debate on Improper Science », *Archivio di Filosofia*, 8 (1), 2019, p. 149-161. Voir ci-après la fin de la deuxième section.

¹⁴ Sur l'usage des principes téléologiques en philosophie, AA 8, 169 ; OP II, 574.

¹⁵ *Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine*, AA 8, 109 ; OP II, 503-504.

entérine des discriminations qui ne peuvent apparaître au lecteur d'aujourd'hui que comme des préjugés racistes ? Il y en a trois lectures majoritaires.

La première consiste à situer cette hypothèse dans le cadre des discussions de l'époque – et en particulier le cadre immédiat d'une polémique avec Georg Forster – et à la séparer de la philosophie morale¹⁶. Contre l'hypothèse polygéniste qui essentialise les différences raciales en les rapportant à des souches différentes – et contre bon nombre d'auteurs européens qui n'accordent pas l'unité de l'espèce humaine, comme Voltaire en France ou David Hume en Grande-Bretagne –, Kant maintient comme horizon d'intelligibilité l'unicité de l'espèce humaine, définie non seulement par l'interfécondité, mais par la transmission héréditaire des mêmes germes (*Keime*) et dispositions (*Naturanlage*) d'une unique souche commune. Ce sont ces germes qui se développent – ou non – selon les conditions de l'environnement (qu'il nomme « climat ») et rendent raison des différentes caractéristiques des populations : lorsqu'un germe se développe plus dans un certain environnement, il finit par l'emporter sur tous les autres, et par faire émerger un caractère héréditaire stable – et même nécessaire – de la race. Dans ce cadre-là, l'incapacité des Amérindiens serait le résultat d'un développement contrarié – et jamais complet – des germes, de sorte qu'aucun ne l'aurait emporté sur les autres : ayant dû s'adapter à quatre climats successifs, mais ayant surtout commencé à développer des germes contraires en migrant d'abord vers le Nord puis en retournant vers le Sud – ce qu'ils sont les seuls à avoir fait – aucune disposition ne se serait complètement développée en eux, les laissant dans un état stable non seulement d'inadaptation permanente à tout climat, mais surtout de sous-développement de toute capacité. Pour conclure de l'inadaptation climatique à l'incapacité à toute culture, il faut encore restituer la théorie du développement culturel et civilisationnel, laquelle est la véritable hypothèse auxiliaire de la position kantienne, qui ne se détermine pas uniquement par une préférence pour le monogénisme.

En effet, Kant comprend le développement progressif des dispositions comme celui du développement de stades menant de la nature à la liberté, ou comme autant d'étapes éloignant de la condition naturelle et rapprochant de la moralité, et qu'il nomme : la discipline, la culture, la civilisation, la moralisation. Une réflexion sur l'anthropologie le signifie de manière très condensée par un schéma :

{	Humains : 1. disciplinés, 2. cultivés, 3. civilisés*, 4. moralisés**.	}
	sauvages bruts grossiers méchants	
	* (Apparence de moralité, manières, décence.)	
	** (Réflexion morale et caractère moral. Éducation.) ¹⁷	

Le schéma se lit ainsi : la discipline est la sortie de l'état sauvage ; la culture est la sortie de l'état brut ; la civilisation est la sortie des manières rustres par le respect extérieur des mœurs ou manières ; la moralité est la sortie de la méchanceté par la réflexion morale

¹⁶ Voir les interventions [4] et [7] de Michael Wolff, ainsi que les interventions [1] de Volker Gerhardt et [6] de Otfried Höffe citées en note 5. Au-delà de la phrase qui nous occupe ici, cette première lecture cherche à restituer le contexte philologique et conceptuel le plus précis dans lequel émerge ces énoncés, et à ne pas les en extraire pour projeter sur eux d'autres significations, celles qui viennent plus spontanément au lecteur contemporain qui ignorerait ce contexte. Une telle lecture détaillée est donnée par Geismann G., art. cit.

¹⁷ *Réflexion 1498* (σ : 1775-1777), AA 15 (Anthropologie), 780. Le schéma est complété de la phrase : « Lorsque l'on compare la nature (brute) à la fin de la raison (du point de vue moral), l'homme est par nature – (donc) par inclination – mauvais, bien que potentiellement prédestiné au bien en raison de son sentiment moral ».

(*sittlicher Denkunsart* : la façon de penser morale) et l'éducation, lesquelles supposent par ailleurs la rationalité. Dans ce schéma, la culture désigne un stade antérieur à la civilisation, une forme de maîtrise des instincts naturels qui caractérisent les hommes en tant que grossiers seulement. La distinction d'avec les sauvages est explicitée dans l'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* de 1784. La culture se caractérise par un début de vie sociale et de développement des talents¹⁸ ; mais aussi par une idée de la moralité, qui n'est pas encore mise en œuvre, même de manière extérieure comme dans la civilisation¹⁹. Ces étapes correspondent d'abord au processus individuel de moralisation de ceux qui peuvent développer leur *Naturanlage* : chaque individu, dans son histoire personnelle, parcourt dans l'ordre, et comme en abrégé, tous les stades selon ses capacités. Et comme le développement des capacités est lié à certaines conditions qui déterminent les races, alors les quatre races (1. Américains, 2. Noirs, 3. Hindous, 4. Blancs) sont aussi indexées à l'un des quatre stades (1. disciplinés, 2. cultivés, 3. civilisés, 4. moralisés). C'est le cœur de ce que l'on identifie aujourd'hui comme le préjugé raciste de Kant²⁰.

Ainsi, les Américains, incapables de toute culture (et *a fortiori* de civilisation et de moralisation), en restent non à l'état sauvage des bêtes, mais à l'état brut de la première discipline des instincts. Kant maintient ainsi le principe de l'unité de l'espèce humaine par une communauté de dispositions et de germes, tout en justifiant un développement hiérarchisé des populations, pour lequel il s'appuie à la fois sur un parallèle avec le développement d'un individu et sur les observations rapportées des récits de voyage. Pour beaucoup de commentateurs, la différence entre les hypothèses monogéniste et polygéniste est totalement insignifiante dans ce contexte puisqu'elles justifient toutes les deux, en fin de compte, les discriminations raciales et morales les plus massives.

Les deux autres lectures prennent ainsi acte du fait même de l'énoncé par Kant d'une *différence* de capacité de réflexion et d'action des races, quels que soient le contexte de

¹⁸ *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (1784), quatrième proposition, AA 8, 21 ; OP II, 192 : « Or, c'est cette résistance [la tendance à s'isoler, deuxième aspect de l'insociable sociabilité] qui éveille toutes les forces de l'homme, qui le conduit à surmonter sa tendance à la paresse et, sous l'impulsion de l'ambition, de la soif de domination ou de la cupidité, à se tailler un rang parmi ses compagnons qu'il supporte peu volontiers, mais dont il ne peut pourtant pas non plus se passer. Or c'est précisément là que s'effectuent véritablement les premiers pas qui mènent de l'état brut à la culture (*aus der Rohigkeit zur Cultur*), laquelle réside au fond dans la valeur sociale de l'homme ; c'est alors que se développent peu à peu tous les talents, que se forme le goût et que, par une progression croissante des lumières, commence même à se fonder une façon de penser qui peut avec le temps transformer la grossière disposition naturelle au discernement moral en principes pratiques déterminés ».

¹⁹ Cf. *ibid.*, septième proposition, AA 8, 26 ; OP II, 199 : « Nous sommes hautement *cultivés* par l'art et la science. Nous sommes *civilisés*, jusqu'à en être accablés, pour ce qui est de l'urbanité et des bienséances sociales de tous ordres. Mais il s'en faut encore de beaucoup que nous puissions déjà nous tenir pour *moralisés*. Car l'idée de la moralité appartient encore à la culture ; en revanche, l'usage de cette idée qui aboutit seulement à une apparence de moralité dans l'honneur et la bienséance extérieure, constitue simplement la civilisation ».

²⁰ Geismann G. (*art. cit.*, p. 318-344) conteste l'accusation de racisme pour deux raisons principales : le développement différencié des talents et capacités est sans lien avec le concept kantien de race – qui est limité à la couleur de peau – et aussi sans lien avec toute notion d'évaluation morale, puisque celle-ci est indépendante des conditions empiriques, et que tous les énoncés d'une hiérarchie chez Kant relèveraient d'hypothèses non normatives à partir de données empiriques de seconde main (par exemple que certains peuples n'ont pas atteint les conditions de vie propres au pastoralisme, à l'agriculture ou à la civilisation). Ce deuxième point est contestable, non du point de vue de la signification de la moralité en tant que telle, mais du point de vue de ses conditions d'émergence, qui réintroduisent un lien – non causal – entre développement des capacités et développement moral. Voir, outre ce qui a déjà été exposé, la section suivante.

son élaboration, l'intention poursuivie dans le cadre d'une polémique ou encore les précautions formulées par Kant²¹. C'est cette inégalité fondamentale que Charles Mills a appelée le contrat racial²². Le problème herméneutique majeur est alors celui de la contradiction entre ce préjugé d'une part et les formules de l'impératif catégorique ou de la loi morale d'autre part, que Kant dit valoir de manière *égale* pour tous les hommes dans les textes rigoureusement contemporains du *Fondement de la métaphysique des mœurs* (1785) et de la *Critique de la raison pratique* (1788). Deux lectures majeures ont été proposées.

La deuxième lecture pose simplement une incompatibilité fondamentale de ces textes. Sans sauver Kant de l'accusation de racisme, elle sauve les principes de sa philosophie morale des préjugés racistes, qu'il répète jusqu'au milieu des années 1790, lorsqu'il formule à la fois l'idée d'un droit cosmopolitique et une critique de l'esclavage et du colonialisme européen²³. Même cette périodisation ne dissout pas toute contradiction, puisque Kant maintient la correspondance entre constitution physique et caractères moraux dans la deuxième partie de l'*Anthropologie*, publiée en 1798, et intitulée « De la manière de connaître l'homme intérieur à partir de l'homme extérieur »²⁴.

La troisième lecture voit au contraire une profonde compatibilité entre ces positions, c'est-à-dire que la loi morale n'exclut pas une inégalité fondamentale entre les hommes dont seuls certains (et précisément alors : les hommes blancs) seraient des personnes morales. Charles Mills considère même que la recherche de principes *a priori*, abstraits et universels, occulte délibérément les situations historiques concrètes, et embarque avec elle l'inégalité fondamentale entre hommes et sous-hommes : autrement dit, les préjugés racistes ne cohabitent pas avec la philosophie critique, ils sont appelés par sa méthode même. La mise en avant d'un discours universel qui, apparemment ne tient pas compte des particularités, est selon cette lecture rendue possible par la domination implicite mais effective d'une particularité sur les autres, en l'occurrence ici les hommes blancs. Difficile dans ce cas de voir ce qui peut être sauvé de Kant, à moins de multiples contorsions²⁵.

²¹ Voir les interventions [3] et [5] de Willascheck M. et [10] de Schönecker D. citées en note 5.

²² Cf. Mills C. W., *The Racial Contract*, Cornell University Press, Ithaca, 1997 ; trad. fr. Aly Ndyaye alias Webster, *Le contrat racial*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2023, p. 105 : « Dans le cas du contrat social, une égalité approximative des aptitudes cognitives des hommes ou, du moins, une capacité nécessaire de base afin de pouvoir détecter la structuration morale immanente de l'univers (la loi naturelle), ou ce qui est rationnellement essentiel à la coopération sociale, est cruciale aux fins de l'argument. *Le contrat racial*, en revanche, évoque une inégalité fondamentale quant à la capacité des différents groupes humains à connaître le monde et à percevoir la loi naturelle ».

²³ Voir Kleingeld P., « Kant's second thoughts on race », *art. cit.*, et « On Dealing with Kant's Sexism and Racism », *SGIR Review*, 2 (2), 2019, p. 3-22, qui revient sur les interprétations de Kant comme « *inconsistent egalitarian* » (deuxième lecture) ou comme « *consistent inegalitarian* » (troisième lecture).

²⁴ *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* (1798), AA 8, 283-335. En particulier, dans la section sur le « caractère de la race » (AA 8, 320), Kant renvoie au « profond » ouvrage de Girtanner C. (*Über das Kantische Prinzip für die Naturgeschichte*, Göttingen, 1796), qui a développé l'article kantien de 1788. D. Schönecker, dans l'article [10] mentionné en note 5, indique cette référence comme signe de la constance du racisme de Kant jusqu'à la fin de son œuvre.

²⁵ Le jugement de Mills est sans appel, et le « point Godwin » vite atteint dans l'argumentation : « Toutefois, le fait embarrassant pour l'Occident blanc (qui, sans aucun doute, explique son occultation) est que leur théoricien moral le plus important des trois cents dernières années est aussi le théoricien fondateur de la division moderne entre *Herrenvolk* et *Untermenschen*, personnes et sous-personnes, sur laquelle la théorie nazie s'est plus tard appuyée. La théorie morale moderne et la théorie raciale moderne ont le même père » (*Le contrat racial*, *op. cit.*, p. 121-122). Notons que Kant n'emploie jamais le terme d'*Herrenvolk*, que le terme d'*untermenschlich* renvoie chez lui aux devoirs envers les non-humains (AA 23, 413-418), et non pour désigner des « sous-hommes » comme chez Forster, et que c'était l'un des intérêts de l'hypothèse

C'est dans la ligne de cette dernière lecture, qui conclut à la compatibilité et à l'intégration des énoncés racistes à l'ensemble de la philosophie de Kant, que se trouve la récente interprétation de Huaping Lu-Adler.

2. « A feature of his overall system »: note sur la lecture de Lu-Adler

Dans sa monographie sur *Kant, Race and Racism*, Huaping Lu-Adler reprend la question en la situant d'abord relativement aux articles de Kant, plus négligés par les commentateurs, sur la physique de la Terre. Cette perspective, plutôt singulière dans le débat récent, était celle de l'ouvrage majeur d'Erich Adickes, *Kant als Naturforscher*, qui insistait sur la parenté de projet et de méthode entre tous ces articles. Dans le cas de la race, il s'agit selon Adickes de déterminer avant tout un concept univoque (et de le différencier des autres concepts alors en usage d'espèce, classe ou variété), de le corroborer par les éléments empiriques à disposition et de produire, éventuellement, une explication génétique de la différenciation raciale²⁶. Adickes note alors que des erreurs conceptuelles de Kant – comme limiter le caractère déterminant à la seule couleur de peau ; ou supposer que certains caractères se transmettent inévitablement à la descendance selon une valeur moyenne – et le manque de données empiriques ne pouvaient que faire échouer le projet de sorte que « le principe de Kant ne peut aujourd'hui être maintenu en aucune façon²⁷ ».

Lu-Adler, quant à elle, ne récuse pas le projet par l'état lacunaire des savoirs, mais y voit plutôt une conséquence insidieuse mais tout à fait cohérente lorsque l'on considère non seulement les articles sur la Terre mais la philosophie critique dans son ensemble, et la manière dont tous les aspects de sa pensée s'articulent systématiquement. Elle considère, selon une perspective proche de celle de Charles Mills, que les préjugés sur les races ne sont pas étrangers au système de Kant mais sont appelés par lui :

« Les opinions racistes et racialistes de Kant étaient en grande partie des produits de sa manière exceptionnellement complexe et systématique de philosopher. Elles n'étaient pas un défaut, mais un trait caractéristique de son système en général. [...] Entre autres choses, il a considéré sérieusement les différences raciales entre les hommes, parce que, de son point de vue, elles constituaient une partie importante des réalités historiques et géopolitiques qui pouvaient affecter la réalisation de la vision morale qu'il articulait pour l'humanité. Loin d'être aveugle à la couleur (*colorblind*), il a développé un système rigide de classification raciale pour rendre les lignes de démarcation entre couleurs encore plus visibles, plus enracinées et plus clairement significatives pour les questions pratiques²⁸ ». Dans cette lecture, tous les aspects de la pensée kantienne – mais aussi tous ses textes, quel que soit leur genre – sont organiquement liés et ordonnés aux enjeux de la philosophie morale, et du processus de réalisation de la liberté. Celui-ci constitue le « point de vue » à partir duquel penser également les préjugés racistes : ceux-ci ne sont pas hérités d'un contexte extérieur, mais légitimés par sa philosophie même – donnant ainsi sens au sous-titre de l'ouvrage, *Views from Somewhere*, « des vues qui viennent de

monogéniste que de récuser ce genre de hiérarchisation. Mills propose une traduction des principes de Kant : « Black Radical Kantianism », *Res Philosophica*, 95 (1), 2017, p. 1-33.

²⁶ Adickes E., *Kant als Naturforscher*, Berlin, De Gruyter, vol. 2, 1925, p. 407-408.

²⁷ *Ibid.*, p. 450. Pour Adickes, la théorie kantienne est « complètement intenable », même si certaines parentés peuvent être notées entre « l'intuition fondamentale » de Kant et les conceptions modernes de la génétique (*ibid.*, p. 457-459).

²⁸ Lu-Adler H., *Kant, Race and Racism*, *op. cit.*, p. 341.

quelque part ». En mettant en avant cet enjeu, qui constitue le « cadre large » dans lequel situer toute réflexion de Kant, ce dernier n'aurait pas simplement été intéressé par les conditions concrètes et empiriques de la moralisation, mais par le fait de retrouver – quitte à forcer le trait – une classification rigide de quatre races qui convergerait parfaitement avec les étapes de cette moralisation. Bien plus, cette convergence imposerait de penser les quatre races non comme issues de souches différentes, mais comme reliées par un unique processus de progrès et, dans le cas des Américains, de recul. Autrement dit, l'hypothèse monogéniste ne viendrait pas fondamentalement garantir l'unité de l'espèce humaine – et ainsi soutenir l'unicité de l'humanité exigée par la Loi Morale, tout en proposant une alternative moins « essentialisante » des races que le polygénisme. En réalité, elle corroborerait et entérinerait rétrospectivement une classification rigide des races :

« Nous risquons de mal interpréter la théorie kantienne de la race si nous omettons de la relier au cadre plus large de ses intérêts scientifiques et de ses engagements méthodologiques (chapitre 3) ou au contexte polémique de son argumentation (chapitre 4). Un exemple est son monogénisme, qui fait dériver toutes les variétés et races humaines de la même origine. Certains chercheurs se sont emparés de cette affirmation sur l'unité des espèces pour tirer des implications antiracistes de la théorie kantienne de la race. Cela témoigne d'une mauvaise compréhension de sa théorie. Comme je l'ai expliqué dans les chapitres 3 et 4, le philosophe naturaliste Kant a défendu sa version du monogénisme, postulant l'existence de certains germes et prédispositions naturelles dans un seul phylum humain originel, principalement parce qu'il pensait qu'elle fournissait le meilleur cadre pour expliquer les différences héréditaires. Cela lui permettait également de prouver qu'il devait y avoir exactement quatre races principales en les dérivant d'un seul phylum originel ; autrement, il aurait eu du mal à défendre sa classification raciale rigide comme étant scientifiquement fondée et objective, et non comme une simple démarcation arbitraire sans aucun fondement dans la nature. Ainsi, le monogénisme scientifique de Kant ne contient logiquement rien en faveur d'un traitement égal de tous les membres de l'espèce humaine, c'est-à-dire n'a aucune implication antiraciste²⁹ ».

Ce n'est pas le lieu de discuter tous les aspects de cette interprétation. Pour le dire d'un mot, je ne partage pas son postulat principal d'une unité systématique et d'une cohérence globale de tous les énoncés de Kant : c'est ce postulat qui garantit qu'aucun énoncé – y compris un préjugé raciste – n'est étranger au système, et qui justifie d'introduire des continuités et des liaisons contre la lettre même du texte de Kant.

Toutefois, cette lecture a le grand intérêt d'articuler l'enquête de Kant *Naturforscher* sur les conditions empiriques, historiques, anthropologiques, géographiques, physiques au cadre plus général de sa philosophie. Il est tout à fait pertinent de rapporter les textes sur les races (1775-1788) au texte sur le vieillissement de la terre (1754)³⁰, dont on peut rappeler qu'il inaugure par ailleurs, avec celui sur la rotation axiale de la Terre, une série d'articles au statut très comparable relativement aux hypothèses formulées concernant les tremblements de terre (1756), les boules de feu (1764), les volcans sur la Lune (1785) ou l'influence de la Lune sur le climat (1794). Dans le premier comme dans les autres cas, Kant interroge en tant que *Naturforscher* les conditions d'habitabilité de la Terre, du développement de l'espèce humaine, de sa répartition et de ses mœurs sur les différentes parties de la Terre. De ce point de vue, Lu-Adler ne reprend pas la lecture de ceux qui

²⁹ *Ibid.*, p. 332-333.

³⁰ *Ibid.*, p. 130.

reprochent aux philosophies classiques de la « loi morale » ou du « contrat social » d’êtres des doctrines purement abstraites, détachées de toute condition empirique particulière, et donc à même de reproduire des préjugés en contrebande³¹. Il me semble tout à fait légitime de mettre ces enquêtes naturalistes dans la perspective plus large d’une enquête sur les conditions de la réalisation de la moralité, puisque Kant dit bien qu’il y a des conditions empiriques particulières pour que l’idée de moralité puisse être mise en œuvre dans la civilisation puis dans la moralisation. Par contre, il ne me semble pas établi que ces enquêtes se rapportent à la seule intention de corroborer une classification à la fois scientifique et rigide des races, à partir de laquelle s’organiserait en réalité toute la cohérence du système. Il me semble plus littéral de constater que Kant n’a pas seulement cherché à formuler des principes *a priori*, mais qu’il s’est en même temps soucié des circonstances empiriques, situées, localisées, dans lesquelles ces principes pouvaient apparaître, y compris en morale. Ainsi, la conscience de la Loi Morale (par ailleurs universelle) ne survient pas sans une certaine aptitude à la moralité, qui elle-même suppose diverses aptitudes (dont des capacités physiques, de parole et de réflexion sur sa condition). Antoine Grandjean a consacré de très belles analyses à cet « événement du transcendantal » chez Kant, c’est-à-dire à l’ensemble des facteurs – qu’il appelle des « figures archi-empiriques » – susceptibles de faire émerger ou advenir l’*a priori* sans pour autant en être ni l’origine ni la cause efficiente³². Dans cette lecture, le souci majeur au cœur de ces enquêtes n’est pas une classification figée des races, mais plutôt la conscience de la « fragilité du transcendantal », c’est-à-dire de tout ce qui peut retarder ou empêcher la survenue du transcendantal³³. Je renvoie le lecteur à ces analyses, puisqu’il ne peut être question d’esquisser ici d’un trait l’ensemble de la philosophie kantienne.

La mise en rapport des textes sur les races avec les articles sur la Terre est ainsi pertinente, si on lit les premiers autrement que comme des tentatives de « défendre une classification raciale rigide scientifiquement fondée et objective » ou comme des manières de rendre « les lignes de démarcation entre couleurs encore plus visibles et plus enracinées ». Il ne faut en effet pas omettre un élément que Kant met partout en avant, et que nous avons rappelé d’entrée : à savoir que *la question des races n’est précisément pas susceptible d’un traitement scientifique proprement dit*. Et c’est précisément son point commun avec tous les autres petits articles que Kant publie sur la physique de la Terre et du ciel entre 1754 et 1794³⁴.

Dans tous ces articles en effet, Kant se saisit d’une question d’actualité relative à un événement récent (le tremblement de terre de Lisbonne, l’apparition d’une boule de feu dans le ciel, des lueurs rougeâtres sur la Lune) ou à une question mise au concours de l’Académie de Berlin, soit par intérêt scientifique (la rotation axiale de la Terre, la théorie des vents) soit à la suite d’une longue rumeur (l’influence possible de la Lune sur la propagation des épidémies). À chaque fois, Kant fait observer que les phénomènes ne sont pas susceptibles d’expérimentation, et que l’on manque de données empiriques à leur sujet. Et presque systématiquement, il en conclut que les questions ne peuvent pas,

³¹ Selon la lecture de Charles W. Mills (*Le contrat racial*, op. cit., « vue d’ensemble », p. 41-81) ou celle de Robert Bernasconi (*Critical Philosophy of Race: Essays*, Oxford, Oxford University Press, 2022, chap. 15).

³² Grandjean A., *Métaphysiques de l’expérience. Empirisme et philosophie transcendantale selon Kant*, Paris, Vrin, 2022 (et en particulier les p. 369-376 sur la question raciale).

³³ *Ibid.*, p. 308, note 1.

³⁴ Une traduction française annotée et présentée de quelques articles se trouve dans : Kant E., *Principes métaphysiques de la science de la nature, suivis des premiers articles sur la physique de la Terre et du ciel* (= PMSN), trad. fr. A. Pelletier, Paris, Vrin, 2017, p. 237-383.

en l'état, être traitées scientifiquement – et ses remarques s'adressent directement et publiquement à l'Académie de Berlin qui les met au concours. Kant s'avance bien explicitement dans ces textes en tant que *Naturforscher* ou *Naturkündiger*. Le terme ne doit pas être interprété comme un équivalent de physicien au sens moderne, c'est-à-dire comme contribuant à une science de la nature proprement dite. Au contraire, sa tâche principale dans ses enquêtes sur la nature est d'abord de déterminer si la question est décidable d'un point de vue physique, ou si elle n'est susceptible que d'hypothèses spéculatives ou d'un horizon d'intelligibilité, qui peuvent certes orienter un programme de recherches mais certainement pas trancher la question. Kant fait très clairement la distinction entre une physique qui décide des questions (*entscheidend*) et une physique qui simplement examine des hypothèses (*prüfend*)³⁵. On peut rappeler quelques formules : « ce sujet n'est pas de nature à recevoir le degré de perfection que doit avoir un traité qui pourrait remporter le prix³⁶ » ; « je vais traiter la question en tant que *Naturkündiger*, et autant qu'il est nécessaire pour parvenir à une compréhension bien fondée de ce point de vue » ; « je n'ai pas traité la question du vieillissement de la Terre de manière à la trancher, comme l'exigerait un physicien téméraire, mais de manière à l'examiner, comme la nature du sujet le requiert³⁷ ».

Lu-Adler mentionne bien cette distinction entre les deux traitements possibles d'une question, *prüfend* et *entscheidend*, pour présenter ensuite des éléments d'une théorie des hypothèses telle qu'elle est développée dans les leçons de logique et la première *Critique*³⁸. Elle suggère que Kant se prononce alors sur des hypothèses – soit pour les rejeter soit pour les défendre – sans disposer ainsi encore pleinement d'une théorie articulée des hypothèses en sciences. Ainsi, il aurait rejeté trois hypothèses sur le vieillissement de la Terre pour manque de cohérence ou de confirmation empirique, mais aurait quand même considéré, en dehors de toute observation, l'hypothèse de l'épuisement d'un « esprit du monde (*Weltgeist*), [...] matière subtile et partout active qui constitue le principe actif de toutes les formations de la nature » comme n'étant « pas si contraire aux observations et à la saine physique qu'on voudrait bien le penser »³⁹. Contrairement aux apparences, Kant ne donne pas ici imprudemment crédit à une hypothèse baroque et purement spéculative, comme s'il exprimait sa propension profonde à se libérer de toute contrainte empirique⁴⁰. Comme je l'ai montré ailleurs, il reprend ici non seulement des formulations très exactes de la *Statique des végétaux* du botaniste anglais Stephen Hales, à laquelle il vient de renvoyer, mais aussi avec elles l'hypothèse d'un appauvrissement progressif des échanges gazeux dans la nature⁴¹. Autrement dit, Kant n'a pas quitté l'examen préliminaire d'hypothèses concurrentes. Parmi elles toutes, celle de Hales est la seule à ne pas être rejetée comme contraire à une saine physique. Cela ne signifie pas qu'elle soit adoptée ou confirmée, mais qu'elle peut orienter des recherches possibles, d'autant que Hales la conçoit comme intégrée dans un programme newtonien plus large de dérivation de tous les phénomènes à partir de

³⁵ *La question du vieillissement de la Terre considérée d'un point de vue physique* (1754), AA 1, 213 ; PMSN, p. 334.

³⁶ *Recherche sur la question de savoir si la rotation de la Terre depuis les premiers temps de son origine quelque modification de sa rotation axiale* (1754), AA 1, 185 ; PMSN, p. 274.

³⁷ *La question du vieillissement de la Terre considérée d'un point de vue physique* (1754), AA 1, 197 ; PMSN, p. 310 ; AA 1, 213 ; PMSN, p. 334.

³⁸ Lu-Adler H., *Kant, Race and Racism*, op. cit., p. 130-134.

³⁹ *La question du vieillissement de la Terre considérée d'un point de vue physique* (1754), AA 1, 211 ; PMSN, p. 330.

⁴⁰ C'est la conclusion qu'en tire Adickes, *Kant als Naturforscher*, op. cit., p. 483.

⁴¹ Cf. PMSN, p. 295-304.

l'attraction et de la répulsion. Kant procède à cet examen préliminaire des hypothèses jusque dans son dernier article sur l'influence de la Lune, où il reprend cette même idée d'un programme de recherche où chimie et dynamique seraient intégrées⁴². Mais quelles que soient les perspectives de recherche, il reste qu'aucune de ces hypothèses n'appartient à la science proprement dite.

En rappelant ainsi que dans toutes ces interventions publiques en tant que *Naturforscher*, Kant vise à expliquer à un large public – car il publie dans des journaux d'actualités et non dans des revues spécialisées – que les sujets traités ne sont pas décidables d'un point de vue scientifique, on comprend mieux qu'il ait par exemple insisté sur le caractère de fiction romanesque des *Conjectures* : la remarque vise tous ceux qui prétendraient illégitimement avoir un discours véritablement scientifique sur le sujet, à la manière de Forster. Et l'on comprend aussi que son effort premier est de déterminer dans ces textes un *concept* intelligible de race, qui permette bien de faire le plus de liens possibles avec différents aspects de sa philosophie, mais tout en sachant que la classification qui en découle n'est pas scientifique, n'est pas rigide et est susceptible d'être révisée par l'apport de nouvelles données⁴³. Ces remarques n'atténuent en rien la factualité des préjugés racistes de Kant. Mais leur intégration « systématique » à sa philosophie doit être limitée, me semble-t-il, à celle d'une enquête tâtonnante sur les conditions empiriques du transcendantal.

Il faut à ce propos se tourner plus précisément vers les savoirs empiriques qui étayaient la vision des races chez Kant. Il y a un point très étonnant, et qui me semble n'être jamais interrogé par les commentateurs : les sources de son préjugé sur les Américains « incapables de toute culture ». D'où Kant a-t-il pu tenir cela ?

3. L'autre portrait des Américains par Ulloa : une expérience cruciale de lecture

Dans le texte de 1788, comme déjà souligné, Kant fait porter à *Don Ulloa*, « témoin particulièrement important, qui connaissait les habitants d'Amérique sous les deux hémisphères », sa justification de ce trait caractéristique qui se retrouverait de manière semblable chez eux tous : « race trop faible pour un rude travail, trop indolente pour un travail assidu et incapable de toute culture ». Ce trait est complété d'un portrait sans appel dans la *Réflexion 1520* à peu près contemporaine : « Américains insensibles. Sans autre affect ni passion que la vengeance. L'amour de la liberté est ici simple indépendance paresseuse. Ne parlent pas, n'aiment rien, ne se soucient de rien. Mexique et Pérou. N'adoptent aucune culture⁴⁴ ». Il est ainsi utile de revenir sur la référence à Ulloa, qui fut la source principale de connaissance sur les Amériques dans l'Europe de ces années-là. Antonio de Ulloa (1716-1795) fut nommé par le roi d'Espagne, avec son collègue Jorge Juan, pour rejoindre l'expédition menée au Pérou par La Condamine en vue de mesurer l'arc équatorial – en complément de l'expédition menée par Maupertuis en Laponie. Il devait aussi collecter toutes sortes d'informations sur les Amériques : leur géographie, la faune et la flore, les mœurs des populations, leurs savoirs techniques⁴⁵. Il débarque à

⁴² *Quelque chose à propos de l'influence de la lune sur les conditions météorologiques* (1794), AA 8, 315-324.

⁴³ Dans la *Détermination du concept de race humaine* de 1785 (AA 8, 101), Kant note avoir changé ses vues après les remarques de Peter Simon Pallas sur les Mongols (*Sammlungen historischer Nachrichten über die mongolischen Völkerschaften*, 1776).

⁴⁴ *Réflexion 1520* (ψ : 1780-1789), AA 15, 877.

⁴⁵ Voir Whitaker A. P., « Antonio de Ulloa », *Hispanic American Historical Review*, Duke university Press, Vol. 15/2, 1935, p. 155-194.

Carthagène des Indes, sur la côte atlantique de la Colombie, passe par Portobelo, Panama, Guayaquil, Quito, Lima et arrive au Chili. Revenu en Espagne après un périple de plus de onze ans, de 1735 à 1746, il rédige les quatre premiers des cinq volumes du compte-rendu de cette expédition : la *Relación histórica del Viage a la América meridional* (Madrid, Antonio Marin, 1748). C'est à l'époque la somme plus complète d'informations sur la région, qui est rapidement traduite dans toute l'Europe : d'abord en allemand (1751), puis en français (1752), anglais (1758) et néerlandais (1771). Kant aurait pu ainsi connaître la traduction allemande. Il mentionne Ulloa six fois dans ses textes. Dans quatre cas, c'est pour ses observations physiques sur la direction des vents dans l'hémisphère Sud⁴⁶ ou sur la Lune⁴⁷. Dans deux autres, c'est pour sa remarque sur les Américains, dans le texte de 1788 déjà cité – et qui est la dernière mention dans le corpus –, et dans le cours de géographie physique : « Don Ulloa note qu'à Carthagène en Amérique, et dans les régions environnantes, les gens deviennent intelligents très tôt, mais ne développent pas ensuite leur entendement dans la même mesure. Tous les habitants de la zone la plus chaude sont particulièrement paresseux. Dans certains cas, cette paresse est toutefois un peu atténuée par le gouvernement et la contrainte⁴⁸ ».

Cette dernière remarque ne concerne pas spécifiquement les « Indiens » chez Don Ulloa, mais tous les habitants de la région de Carthagène, qu'il distingue selon leur « races » (le terme allemand employé est *Geschlechter*) en « blancs », « noirs » et « indiens ». On peut lire en effet dans la *Reis nach Süd-America*, la traduction allemande de la *Relación histórica*, dans le chapitre sur les habitants de Carthagène, que c'est à propos de toutes les « origines » qu'il remarque que leur entendement n'est pas sollicité davantage faute d'occasion de s'exercer, que c'est un préjugé que de croire que l'esprit des Américains décroît plus tôt que celui des Européens, et que c'est à propos des « européens » nouveaux venus qu'il dit que la chaleur provoque une certaine lenteur et une allure décousue, tant dans leurs mouvements que dans leur manière de parler, qui les rend bientôt identiques aux habitants de longue date⁴⁹. D'où vient alors la caractérisation spécifique des « Indiens » que Kant mentionne en 1788 ?

Si l'on se reporte à l'*index rerum*, l'entrée « Indiens » contient des propositions très proches de celles de Kant, mais qui suggèrent immédiatement une histoire un peu différente : « Les Indiens d'aujourd'hui sont très différents de ceux du passé ; ils ressemblent presque à des animaux ; leur inégalité de caractère et leur indifférence à tout ; leur lenteur et leur paresse ; leur abandon à l'ivrognerie⁵⁰ ».

Cette table renvoie au chapitre 6 du livre VI sur « l'esprit, les mœurs et les qualités des Indiens, ou habitants indigènes du pays de Quito⁵¹ ». C'est le seul endroit du texte où Ulloa

⁴⁶ Sur le premier fondement de la distinction des régions dans l'espace (1768), AA 2, 380 ; Immanuel Kants *physische Geographie* (1774, éd. Rink 1802), AA 9, 293.

⁴⁷ Sur les volcans de la Lune (1785), AA 8, 69-70.

⁴⁸ Immanuel Kants *physische Geographie* (1774, éd. Rink 1802), AA 9, 316.

⁴⁹ [Antonio Ulloa], *Allgemeine Historie der Reisen zu Wasser und Lande; oder Sammlung aller Reisebeschreibungen etc.. Neunter Band, welcher des Don Georg Juan und des Don Antonio de Ulloa Reis nach Süd-America, aus dem Spanischen übersetzt* [par Johann Joachim Schwabe], in *sich fasset*, Leipzig, Breitkopf, 1751, I, chap. 4, p. 28 et chap. 5, p. 35 : « In gleichem Verhältnisse bemerkt man in allen ihren Handlungen und Bewegungen, so gar auch in Reden, eine gewisse Trägheit, etwas lasses und unzusammenhängendes, welches von ihrer Natur herrühret ». Le texte est accessible à l'adresse : <https://www.digitale-sammlungen.de/en/view/bsb11062255?page=1>. La traduction française (*Voyage historique de l'Amérique méridionale*, Amsterdam et Leipzig, Arkstee et Merkus, 1752), diffère assez librement du texte allemand que Kant aurait pu lire, et que je traduis ici.

⁵⁰ Ulloa A., *Reis nach Süd-America*, op. cit., Register, « Indianer », s. p. La traduction française n'indexe que les sujets scientifiques, et rien sur les populations.

⁵¹ Ulloa A., *Reis nach Süd-America*, op. cit., VI, chap. 6, p. 301-315.

traite spécifiquement des « Indiens » : partout ailleurs, il traite des « habitants » de chaque région, où coexistent toujours des personnes de différentes origines. Il faut supposer que l'arrière-pays de Quito – mais non la ville de Quito même qui a fait l'objet du livre V – a dû présenter aux yeux du voyageur une certaine homogénéité ethnique pour lui consacrer ce chapitre. C'est aussi la région où il a le plus longtemps séjourné. Ulloa raconte immédiatement l'histoire d'un déclassement des Indiens, et de la chute à peine croyable de leur civilisation, en quelques phrases vertigineuses :

« Ce dont traite ce chapitre est de telle nature et relate de telles circonstances que celui qui le compare à l'histoire passée [des Indiens] trouvera les deux très éloignés l'un de l'autre. Il y a une telle différence entre les histoires du passé et ce qui va être abordé ici, que je suis même rempli d'étonnement et d'admiration lorsque je regarde en arrière les temps passés, et je n'arrive pas à en comprendre les causes ; surtout qu'il n'est pas possible de tenir pour entièrement inventés les premiers récits concernant l'ardeur, l'organisation de l'État et les lois des Indiens du Pérou, étant donné qu'ils sont en partie étayés par les traces et les vestiges encore existants de leurs immenses et admirables ouvrages ; même si on ne peut pas complètement se résoudre à accorder pleinement foi à de tels récits quand on ne trouve maintenant que des peuples et des gens totalement ignorants, dépourvus de moralité, et à peine éloignés d'une brute barbarie : car les Indiens d'ici sont ainsi faits ; ils vivent dispersés dans les champs comme des bêtes sans raison et prennent pour habitat les bois et les endroits les plus rudes. L'incompréhension est plus grande encore quand on voit que ces mêmes gens, qui ont été si capables de rédiger des lois justes et d'établir la manière si particulière de gouverner qu'ils ont eue, ne montrent maintenant aucune trace de cet esprit qui leur avait permis de faire des institutions aussi ordonnées et aussi belles [...]. Je laisse ici à chacun l'entière liberté de choisir la voie qu'il jugera, après mûre réflexion, la plus vraisemblable pour échapper au mieux à de telles difficultés⁵² ».

Dans la suite du chapitre, le portrait de ces Indiens du Royaume du Pérou, descendants des Incas dans les environs de Quito, recoupe certes des traits mis en avant par Kant : ils sont lents ; ils sont d'une paresse si enracinée que ni l'intérêt de leur maître ni leur propre intérêt ne peut les mettre au travail (paresse qui caractérise d'ailleurs particulièrement les hommes, qui se font entretenir par les femmes) ; ils sont immoraux (*ungesittet*), ce

⁵² Ulloa A., *Reis nach Süd-America*, op. cit., VI, chap. 6., p. 301-302 : « Dasjenige, was in diesem Capitel abgehandelt werden soll, ist von solcher Beschaffenheit, und wird von solchen Umständen begleitet, daß derjenige, der die alten Geschichte damit vergleicht, beydes sehr weit von einander entfernt finden wird. Zwischen den alten Geschichten, und demjenigen, was hier vorkommen wird, ist ein so mercklicher Unterschied, daß ich selbst, wenn ich in die vergangenen Zeiten zurück sehe, mit Erstaunen und Bewunderung erfüllet werde, und die Ursachen davon nicht begreifen kann ; vornehmlich, da es nicht möglich ist, die ersten Nachrichten von dem Fleiße, der Staatseinrichtung, und den Gesetzen der peruanischen Indianer gänzlich für erdichtet zu halten, indem sie, zum Theile, durch die noch vorhandenen Spuren und Ueberbleibsel ihrer ungeheuren und bewundernswürdigen Werke unterstützt werden ; wobey man sich eben doch eben so wenig überwinden kann, solchen Nachrichten völlig Glauben bezumessen, da man jetzto nur solche Völker und Leute findet, die völlig unwissend, ganz ungesittet, und von einer rohen Barbarey wenig entfernt sind : denn so sind die hiesigen Indianer beschaffen ; sie wohnen wie die unvernünftigen Thiere zerstreut auf den Feldern herum, und erwählen die Gebüsche, und die rauhesten Gegenden, zu ihrem Aufenthalte. Die Bewunderung wird noch größer, wenn man sieht, daß eben die Leute, die sonst so geschickt waren, gerechte Gesetze zu verfassen, und eine so besondere Regierungsart, wie sie gehabt haben, einzuführen, doch jetzo keine Spuren von einem solchen Geiste zeigen, wodurch sie so ordentliche und schöne Einrichtungen haben treffen können [...]. Ich will hierinnin einem jeglichen vollkommene Freyheit lassen, denjenigen Weg zu erwählen, den er nach klugem Nachsinnen für den wahrscheinlichsten hält, und worauf er solchen Schwierigkeiten am besten zu entgehen gedenket ».

dont témoignent leurs mœurs conjugales et leur ivrognerie (masculine, de nouveau) ; ils ne se soucient ni de leurs corps ni de leur âme (et restent hermétiques à la christianisation). Mais Don Ulloa n'en conclut certainement pas que les Indiens sont incapables de toute culture : d'un côté, il souligne précisément combien leurs ancêtres ont été éclairés dans certaines sciences, et fait preuve d'une sagesse bien connue dans leur manière d'établir un gouvernement et d'observer des lois raisonnables⁵³ ; de l'autre, il remarque qu'ils peuvent être éduqués et devenir aussi raisonnables que tous les autres hommes⁵⁴. Bref, Ulloa ne décrit absolument pas un trait caractéristique de la race qui s'observerait chez tous les Indiens des deux hémisphères. Il parle de ces « Indiens d'ici » à ce moment-là de leur histoire, et ce qu'il décrit, c'est la situation historico-politique de leur déclassement. Dans ce premier rapport public adressé au roi d'Espagne, il laisse prudemment à chacun le soin d'avancer une hypothèse pour expliquer une telle situation. Ulloa est ensuite nommé gouverneur de la Louisiane française en 1766, ce qui lui donne l'occasion de comparer les Indiens des deux hémisphères dans ses *Noticias Americanas : Entretenimientos físico-históricos, sobre la America Meridional y Septentrional Oriental* (Madrid, 1772), traduites en allemand en 1781. Le deuxième paragraphe de la préface rappelle immédiatement la formulation kantienne centrale :

« On peut supposer que la raison pour laquelle certains peuples ne connaissent pas de culture (*keine Cultur kennen*) et sont de capacités si limitées, tient à ce qu'ils n'ont pas une connaissance correcte des œuvres de la nature, et restent pour cela plongés dans un malheureux état de barbarie. La différence entre cet état et celui d'une raison éclairée (*einer vernünftigen Aufklärung*) constitue les deux pôles opposés de la constitution des hommes. Certains sont cultivés et capables d'argumenter et de juger rationnellement, d'autres au contraire sont dans un tel état qu'on peut presque les mettre, à bien des égards, dans la même classe que les créatures privées de raison. [...] Ceux qui ne connaissent pas le fond des choses, voient tout de manière semblable et considèrent tout avec indifférence ; ils ne remarquent pas les particularités de chaque chose, ne sentent aucune différence, et ne savent pas distinguer le bien du mal⁵⁵ ».

La préface pose ainsi d'entrée une sorte d'éventail de l'humanité, depuis l'absence de culture jusqu'à l'*Aufklärung*⁵⁶. De nombreux passages attribuent alors explicitement aux Indiens une absence de culture et une vie quasi-animale, presque (*beynahe*) privée de raison : une « vie brute et inculte » s'observe « chez les Indiens qui en sont restés à leur premier état originel » (lequel s'observe aussi chez différents peuples nordiques d'Europe) et vivent « de manière totalement brute et sans aucune culture (*in einer*

⁵³ Ulloa A., *Reis nach Süd-America*, op. cit., VI, chap. 6., p. 302 : « nämlich ihre Einsicht in einige Wissenschaften ; das gerühmte weisliche Verhalten in der Einrichtung ihrer Regierungsart, und ihre genaue Beobachtung vernünftiger Gesetze ».

⁵⁴ Ulloa A., *Reis nach Süd-America*, op. cit., VI, chap. 6, p. 312.

⁵⁵ Ulloa A., *Physikalische und historische Nachrichten vom südlichen und nordöstlichen America*, Leipzig, Weidmann, 1781, vol. 1, p. 4-5 : « Man kann annehmen, daß der Grund, warum einige Völker keine Cultur kennen, und von so eingeschränkten Fähigkeiten sind, darinnen liegt, weil ihnen eine richtige Kenntniß der Werke der Natur fehlt, und sie deswegen in einem unglücklichen Zustande von Barbarey versenkt bleiben. Der Abstand zwischen dieser und einer vernünftigen Aufklärung macht der Unterschied zwischen den beyden einander entgegengestetzten Verfassungen der Menschen aus. Einige sind cultivirt, und im Stande vernünftig zu schließen und zu urtheilen, andere hingegen in einem solchen Zustande, daß man sie in vielen Dingen beynahe mit den unvernünftigen Geschöpfen in eine Klasse setzen kann. [...] Die andern, die den Grund der Dinge nicht wissen, sehen alles als einerley an, betrachten es mit Gleichgültigkeit, bemerken nicht die Besonderheiten einer jeden Sache, fühlen keinen Unterschied, und wissen das Gute nicht vom Schlechtern zu unterscheiden ».

⁵⁶ La traduction allemande introduit la sémantique de l'*Aufklärung* là où le texte espagnol mentionne, dans ce second paragraphe, le *discernimiento racional*, soit le « discernement de la raison ».

gänzlichen Rohigkeit und ohne alle Cultur)⁵⁷ ». Une grande partie des chapitres consacrés aux Indiens consiste alors à dire que ce qui avait été observé dans la région de Quito se retrouve semblablement en Amérique du Nord, ou plus précisément chez les Indiens de Louisiane et de Floride. Ulloa met en avant ces ressemblances – comme leur penchant commun pour l’oisiveté et la paresse ou leur tendance à l’ivrognerie, source d’offenses et de vengeances cruelles⁵⁸. Au vu de la similitude frappante des formules, et du fait que Kant renvoie à Ulloa comme un observateur des *deux* hémisphères, il est très probable qu’il ait eu en tête le texte des *Nachrichten* plutôt que du *Reis nach Süd-America*.

Mais il y a, de nouveau, une grande différence avec la lecture de Kant. C’est que les généralisations auxquelles se livre Ulloa relèvent d’un constat historique, situé, actuel, du moins pour une partie des Indiens. Dès la préface en réalité, il note que « *presque* tous les Indiens étaient bruts et barbares avant l’arrivée des Espagnols⁵⁹ ». Et de nouveau, il note que certains avaient atteint un certain degré de civilisation avant l’arrivée des Espagnols, dont leurs monuments portent témoignage, si bien que, quoique partageant des « tendances propres à cette race », leurs ouvrages manifestent toute la distance qu’il y a entre la barbarie et « celui qui vit sous les lois d’un maître éclairé (*eines aufgeklärten Beherrschers*) par l’enseignement duquel il devient raisonnable et acquiert des connaissances⁶⁰ ». Le mot apparaît comme en passant dans cette traduction allemande, mais il y eut une *Aufklärung* des Indiens avant les Européens⁶¹. De nouveau, Ulloa ne donne pas ici d’explication de ce déclassement qui touche certains Indiens, alors que d’autres sont devenus civilisés sous l’effet de la colonisation. Il le fait dans un autre texte, que Kant n’a pu connaître, mais que l’on peut évoquer brièvement car il met en pleine lumière la perspective qui affleure dans les deux autres. En effet, dans les *Noticias secretas de América* qu’il rédige avec Jorge Juan et qu’il fait circuler en privé (elles sont publiées en 1826 à Londres), Ulloa consacre des dizaines de pages aux abus de l’administration coloniale espagnole, aux différences de traitement entre les races, à l’exploitation des Indiens (en particulier à travers le travail forcé ou *mira*, qu’il n’avait fait que décrire dans les deux traités), au vol de leurs terres. Et il est parfaitement clair sur les causes de leur indolence : « C’est une opinion commune que les Indiens sont paresseux, mais cette supposition est totalement sans fondement. [...] Il est clair qu’ils sont flegmatiques, et que c’est une véritable réussite que de les mettre au travail. Cela vient en partie du fait que les Indiens sont si aliénés et opprimés par le traitement que leur réservent les Espagnols qu’il en faut peu pour les désespérer. [...] Quel homme censé peut les accuser de paresse et de faiblesse sans dénoncer l’extorsion, la cupidité et le caractère impitoyable des Espagnols ? [...] Il peut sembler très exagéré de défendre et d’exonérer les Indiens et de

⁵⁷ *Ibid.*, vol. 1, p. 7 ; p. 17.

⁵⁸ *Ibid.*, Vol 2, p. 96, 98, 102, 106.

⁵⁹ *Ibid.*, vol. 1, p. 7.

⁶⁰ *Ibid.*, vol 2, p. 145 : « Diese alten Denkmäler von denen, welche unter der Herrschaft der Incas gestanden haben, geben einen großen Begriff von diesen Völkern, und von dem Grade der Civilisation, welchen sie erreicht hatten. Sie unterscheiden sich von denen, die es nicht waren, durch einen Grad von Cultur, bey welchem sie sich zwar nicht von den dieser Race eigenthümlichen Neigungen entfernten, woran man aber doch deutlich den Abstand bemerken kann, der sich zwischen dem der Barbaren, Trägheit und dem Müßiggange überlassenen Menschen, und demjenigen findet, der unter den Gestetzen eines aufgeklärten Beherrschers lebt, und durch dessen Unterricht vernünftig wird und Kenntnisse erhält ». Dans le texte espagnol, le « maître éclairé » se disait *superioridad mas instruida*, « une autorité plus instruite ».

⁶¹ Ulloa formule l’hypothèse que tous les hommes ont une origine commune, mais refuse que les différentes races s’expliquent par le climat : *Physikalische und historische Nachrichten vom südlichen und nordöstlichen America*, op. cit., vol. 2, p. 90-91.

blâmer les Espagnols pour l'indolence des natifs, mais tant l'expérience passée que les événements récents confirment notre jugement⁶² ».

Tel est l'autre portrait des Indiens par Ulloa. C'était bien ce deuxième portrait qui affleurerait lorsqu'il parlait d'une *Aufklärung* des Indiens après avoir parlé d'une absence de culture de ceux-ci. Il y a sans doute une stratégie d'écriture assumée dans les deux textes publiés, lesquels récuse toutefois de multiples façons l'énoncé d'une incapacité de toute culture ancrée dans la race, et davantage encore l'inadaptation climatique qui en rendrait raison⁶³. Comment expliquer alors un écart si manifeste entre la source et l'usage que Kant en fait ?

Cette référence tronquée à Ulloa – qui joue pourtant un rôle déterminant dans l'argumentation de Kant – pose ainsi une difficulté massive, dont il n'y a pas de solution évidente. Elle met sous les yeux, en pleine lumière, un cas emblématique où toute tentative d'interprétation doit nécessairement combler les lacunes du texte de Kant, irrémédiablement béantes, en important d'autres éléments, susceptibles de restituer une intelligibilité d'ensemble, et dont le simple choix embarque avec lui des préjugés de lecture. On peut ainsi proposer plusieurs lectures de cette référence tronquée.

Une première lecture est de supposer que Kant ne connaissait pas précisément les textes ; qu'il n'en a retenu qu'une formule ; que dans les *Nachrichten* – à supposer qu'il ait lu ce texte-là – la question du déclassement des Indiens n'est pas mise en avant comme dans le *Reis nach Süd-America*, et qu'il ait pu donc la manquer ; qu'il n'en a peut-être eu connaissance qu'indirectement, par ouï-dire ou par l'un des compte-rendus parus dans les journaux littéraires. On peut aussi supposer qu'il compile différentes sources sur les Amériques : ainsi la *Réflexion 1520* qui mentionne le Mexique et le Pérou ne peut concerner Ulloa, qui n'a pas été au Mexique, mais pourrait renvoyer à l'*Histoire de l'Amérique* de Robertson, que Kant possédait dans sa bibliothèque dans sa traduction allemande, et qui présente une évaluation plus sévère de ces peuples⁶⁴. Cette interprétation fait de Kant un lecteur rapide, approximatif voire désinvolte.

Une deuxième lecture consiste à supposer que Kant connaissait le texte, mais que le récit du déclassement ne contredirait pas fondamentalement son hypothèse. Les Indiens, qui ont pu connaître l'apogée d'une civilisation, sont *de fait* redevenus incapables de culture : ce progrès et déclin seraient compatibles avec l'inadaptation foncière de la race au climat, et l'immaturité et instabilité des dispositions qui lui sont liées. Cette compatibilité-là implique toutefois une contradiction avec la lettre du texte, et dresse alors le portrait d'un Kant inconséquent.

Une troisième lecture peut supposer que Kant a délibérément ignoré cet aspect de la référence à Ulloa comme contrevenant à l'ordonnancement systématique de sa philosophie, voire à sa volonté de faire système, ce qui n'est pas loin de faire de Kant un cynique prêt à forcer les traits là où ça l'arrange.

⁶² Ulloa A., Juan J., *Noticias secretas de América sobre el estado naval, militar, y político de los reinos de Perú*, chap. IV et chap. V, que nous citons à partir de la traduction anglaise : *Discourse and political reflections on the Kingdoms of Peru*, Norman, University of Oklahoma Press, 1978, p. 141-144.

⁶³ Ulloa formule l'hypothèse que tous les hommes ont une origine commune, mais refuse que les différentes races s'expliquent par le climat : *Physikalische und historische Nachrichten vom südlichen und nordöstlichen America*, op. cit., vol. 2, p. 90-91.

⁶⁴ Robertson W., *Geschichte von Amerika. Aus dem Englischen übersezt von J. F. Schiller*. Leipzig, Weidmann, 1777, (cf. catalogue Warda, *Immanuel Kants Bücher*, Berlin, Breslauer, 1922, p. 26), livre 7, p. 312 : « Im Zustande ihrer [= die Mexikaner und Peruaner] höchsten Kultur waren ihre Kräfte so eingeschränkt, und ihre Wirkungen so schwach, daß man schwerlich von ihnen sagen kann, daß sie über die Kindheit des bürgerlichen Lebens hinausgekommen waren ».

Une quatrième lecture, enfin, consiste à dire qu'on ne peut trancher la question. Il s'agit de reconnaître qu'une difficulté textuelle résiste, dont aucune interprétation d'ensemble ne donne pleinement raison. Toutefois, loin de tenir que toutes les lectures se valent, elle ouvre à un examen, à la manière de Kant, des différentes hypothèses alternatives de lecture, qui permette de rendre explicites les principes explicatifs qu'elles importent et d'évaluer alors le degré de spéculation hors texte qu'elles impliquent.

Le cas de la référence tronquée à Ulloa propose, pour le lecteur, une sorte d'*expérience cruciale* au sens où elle le contraint à expliciter les principes qu'il mobilise pour interpréter une difficulté manifeste. Une telle expérience cruciale concerne bien entendu au premier plan la théorie de la race chez Kant.

4. Note pour de futures lectures

On peut ressaisir, pour conclure, les quelques éléments que nous avons rencontrés et qui ne nous ramènent pas complètement au point de départ. Ce dernier était donné par le constat, factuel, de l'énoncé d'une théorie de la race chez Kant, considérée depuis longtemps comme scientifiquement intenable et moralement scandaleuse, et par ailleurs contradictoire – du moins en première impression – avec sa propre philosophie morale des années 1780 puis avec son cosmopolitisme des années 1790. L'examen des différentes lectures qui en ont été faites permet de souligner les limites à la fois des perspectives externaliste (ou contextualiste) et internaliste.

La connaissance du contexte d'élaboration fournit évidemment un horizon d'intelligibilité indispensable, y compris dans toute sa complexité. Ainsi, en approfondissant la référence à Ulloa, c'est un double portrait des Américains qui est apparu, et même un double concept de race : biologique et politique. En étant ainsi attentif non plus à la condition biologique de la race, mais à la condition sociale des Indiens, et au rapport dénaturalisé de pouvoir qu'elle implique, Ulloa ouvre une perspective qui n'est pas sans lien avec ce que l'on appelle aujourd'hui la théorie critique de la race⁶⁵. Toutefois la question du seul contexte manque la véritable affaire, qui est celle du rapport entre ces énoncés et le reste de l'œuvre.

Relativement à cette dernière, la question n'est pas seulement de savoir si on a trouvé un lien entre la philosophie morale kantienne et ses déclarations racistes, colonialistes ou esclavagistes, mais à partir de quelles prémisses, ou de quels principes de lecture, une telle connexion a été établie ou non. De ce point de vue, l'hypothèse d'une cohérence et d'une unité systématique d'ensemble de tous les énoncés d'un auteur – hypothèse de laquelle il faut peut-être d'abord partir pour ne rien exclure d'entrée, étant donné que tout doit être lu, jusqu'au bout – semble en l'espèce relever d'une fiction logique, celle de la représentation très abstraite d'une pensée que l'on pourrait mettre à plat et faire converger vers une intention unique. Une telle représentation abstraite écrase par exemple les statuts particuliers des textes – est-ce un ouvrage critique, une intervention publique dans un journal, une réflexion en marge d'un manuel, des notes d'auditeurs des leçons ? – et ignore leur temporalité propre, qu'il n'est pas peut-être pas si évident d'harmoniser. Il est bien entendu insatisfaisant pour le commentateur de reconnaître que Kant écrit des choses très différentes au même moment, et il peut paraître absurde de supposer qu'il ne s'en serait pas rendu compte lui-même. Mais, peut-être qu'en la matière,

⁶⁵ Voir Mazouz S., « La race, question sensible ? », *Sensibilités*, 12, 2023/1, p. 8-11.

« comprendre un auteur mieux que lui-même »⁶⁶ ne signifie pas restituer l'*unité* focale d'énoncés dispersés, mais laisser la possibilité que des pensées soient en *décalage* sur des perceptions, ou que des discours soient en *retard* sur des pensées. Peut-être doit-on aussi bien envisager différentes temporalités à l'intérieur d'une même pensée, à la manière dont les historiens conçoivent, à la suite de Marc Bloch, des histoires qui ont des « inerties » et des temporalités différentes. Plus qu'une cohérence entre les « premières pensées » de Kant sur la race et sa philosophie morale, il serait tout autant possible de supposer un retard de ses « deuxièmes pensées » sur cette dernière⁶⁷. Cette suggestion ne prétend pas clore la question de la connexion de la question raciale au reste de l'œuvre de Kant, mais vient expliciter les principes d'une lecture qui ne repose pas sur la fiction logique d'une unité d'ensemble. Telle est la note finale, en forme de recommandation méthodologique pour les lectures à venir : quelle que soit la lecture choisie, il s'agit d'abord d'explicitier pour soi-même, et pour les autres, les principes et les préjugés qui la rendent possible. En somme, il s'agit de rendre sa lecture elle-même lisible.

⁶⁶ Kant E., *Critique de la raison pure*, A 314 / B 370 ; AA 3, 246 ; OP I, 1027.

⁶⁷ C'est d'ailleurs sur la question de la race que des travaux en sciences humaines interrogent aujourd'hui ces phénomènes de retard des discours sur la perception, et réciproquement. Voir Chamois C., Deluermoz Q., Mazurel H., « Sensibilités : entre histoire et anthropologie », *L'homme*, 247-248, 2023, p. 9-12.